Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 5 (1897)

Heft: 17

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I. Bibliographie française.

Eglises séparées, *par l'abbé* L. Duchesne, *de l'Institut; Paris, Fontemoing, 1896; in-32, 3 fr. 50.*

C'est vraiment un plaisir de lire M. Duchesne, et cela, parce qu'il y a de l'originalité dans ses écrits. Cette originalité vient-elle de sa personne ou seulement de sa situation? Quoi qu'il en soit de sa personne et de sa tournure d'esprit, que je ne connais pas et desquelles, par conséquent, je n'ai rien à dire, il est certain que sa situation seule suffirait déjà à donner de l'originalité à ses écrits; car, d'une part, il reste attaché au système romain actuel de l'infaillibilité du pape; et, d'autre part, il a étudié les documents de l'ancienne Eglise, documents qui ne lui ont certainement pas montré les évêques de Rome infaillibles. Cette nécessité de concilier ses attaches et ses connaissances, les efforts qu'il fait pour donner à ses thèses, souvent insoutenables, une apparence scientifique, l'aplomb qu'il répand ça et là dans sa discussion et dans son style pour pallier la faiblesse du fond, tout cela est intéressant. Autant on dédaigne le pathos des papistes ignorants, qui se copient simplement les uns les autres, autant on a plaisir, je le répète, à suivre de près la plaidoirie, si embarrassée soit-elle, d'un écrivain qui sait beaucoup, mais qui raisonne mal, qui a de l'érudition, mais qui manque de logique et qui se donne mille peines pour paraître en avoir.

Dans sa préface, il se dépeint ainsi: « Je ne suis pas assez antiquaire pour croire que l'avenir du christianisme consiste dans la restauration de tel ou tel ancien état des choses, quels

que soient les noms qui le recommandent; pas plus que je ne suis assez conservateur pour trouver que tout ce qui est doit indéfiniment continuer d'être. » C'est sans doute pour cela que M. Duchesne est, dans sa propre Eglise, l'objet d'attaques si violentes. Ses ennemis ont grand tort: car il n'est pas de ceux qu'on injurie, mais seulement de ceux avec lesquels on doit discuter.

Dans son volume, il y a d'abord des côtés piquants. Par exemple, p. 124, il dit: « J'ai vu avec peine que dans l'encyclique du patriarche Anthime de Constantinople, on semblât mettre au rang des choses douteuses le séjour de saint Pierre à Rome, et que l'on cherchât à expliquer par les apocryphes pseudo-clémentins la tradition universelle sur ce point de fait. Ce système, contraire à la croyance admise jusqu'à ce jour dans l'Eglise grecque comme dans l'Eglise latine, dérive des élucubrations de Fr. Christian Baur et de l'école rationaliste de Tubingue. » Or, M. Duchesne qui rejette les apocryphes pseudo-clémentins dans la question du séjour de saint Pierre à Rome, les invoque formellement pour essayer de démontrer « l'autorité attachée au nom de Clément de Rome et à sa situation hiérarchique (p. 133) ». De plus, M. Duchesne, qui rejette comme rationaliste Christian Baur, ne s'aperçoit pas qu'il en appelle, pour soutenir ses opinions, à l'autorité non moins rationaliste, je crois, de Harnack, qu'il cite expressément aux pages 16, 68, 74, 128 et 134. N'est-ce pas piquant?

Ce n'est pas tout. Dès que M. Duchesne touche à une question sur laquelle il déclare avec aplomb que l'Eglise romaine est dans son droit, il refuse nettement d'entrer dans le fond du débat et se dérobe. S'agit-il du *filioque?* « Ici, dit-il, on pense bien que *je ne vais pas entrer* sur le terrain de la théologie (p. 82) ». S'agit-il de l'usage du calice? « Il est sûr, dit-il, qu'en supprimant la communion sous l'espèce du vin ou plutôt en la réservant à peu près aux seuls prêtres, l'Eglise romaine a rompu avec un usage antérieur. Elle ne l'a pas fait sans regret ni sans soulever d'opposition; mais elle a cru devoir passer outre pour de graves raisons dans le détail desquels *je n'ai pas à entrer ici* (p. 102) ». S'agit-il du débat sur les indulgences? « *Je ne vais pas m'engager ici*, dit-il, dans une dissertation sur la théorie des indulgences (p. 107) ».

S'agit-il de l'Immaculée-Conception? Le droit qu'avait le pape Pie IX de proclamer ce dogme, dit-il, « se rattache trop étroitement à l'ensemble des prérogatives du siège apostolique pour que j'en parle avant d'avoir traité de celles-ci (p. 112) ». Et c'est ainsi que la discussion est esquivée. Même habileté au sujet du prétendu dogme de l'infaillibilité papale. Cette manière de résoudre les difficultés n'est-elle pas amusante?

Mais laissons de côté ces piquants refus de discuter, et voyons la discussion même, là où M. Duchesne consent à entrer en lice. La première chose qui frappe, c'est, sous un certain étalage d'érudition historique, l'emploi de l'éternel procédé papiste qui consiste à introduire dans la conclusion de l'argument beaucoup plus que les prémisses ne contiennent. Ce défaut de logique élémentaire serait incroyable s'il n'était réel. Ainsi, p. 122, M. Duchesne affirme que, dès le principe, dès le temps de saint Paul, l'Eglise romaine avait « une importance très grande ». Donc (car c'est la thèse et c'est la conclusion que le lecteur doit tirer), dès le principe, l'Eglise romaine était implicitement la mère et la maîtresse des Eglises et le pape était infaillible! — Vers l'an 97, l'Eglise de Rome « exhorte » l'Eglise de Corinthe à vivre en paix. Donc l'Eglise romaine « se sentait déjà en possession de l'*autorité supérieure, exceptionelle, qu'elle ne cessera de revendiquer plus tard* (p. 126)! » M. Duchesne confond une simple et fraternelle exhortation avec un « commandement (p. 127) », émanant d'une autorité supérieure, exceptionnelle, infaillible! — Ignace d'Antioche écrit que l'Eglise de Rome « préside dans le pays des Romains (p. 127) ». Donc elle préside partout, et présider c'est gouverner, et gouverner c'est être infaillible! — On a attaché une grande importance au *Pasteur* d'Hermas, à la lettre aux Corinthiens de Clément, et aussi « à un livre, vrai ou supposé, d'un troisième *Romain*, saint Hippolyte (p. 130) ». Donc Rome est infaillible (car il s'agit de démontrer que les prétendues prérogatives de Rome sont fondées)! — C'est de Rome que nous vient la liste épiscopale la plus ancienne (p. 135). Donc « à Rome plus tôt qu'ailleurs, on prit soin de donner à l'idée de succession apostolique cette expression significative (p. 135) ». Quelle expression significative? Significative de quoi? De ce que Rome a eu plus que toute autre Eglise le tempérament hiérarchique, rien de plus, et tant pis

pour elle. Quant à sa fameuse succession apostolique, M. Duchesne doit *savoir* qu'elle n'est qu'un leurre. — Ecoutons encore: «En Afrique, Tertullien se montre constamment préoccupé de l'Eglise romaine, soit qu'il s'autorise d'elle contre les hérésies gnostiques, soit que, devenu montaniste et rigoriste, il la poursuive de ses diatribes.» Or, voici la conclusion que M. Duchesne tire de ce fait: «De la chrétienté de Carthage, déjà si importante, Tertullien ne paraît pas s'inquiéter beaucoup; le centre d'autorité et de direction catholique est pour lui à Rome et non en Afrique (p. 137)!» Ainsi, Tertullien *poursuit Rome de ses diatribes;* donc Rome est pour lui *le centre de l'autorité et de la direction catholique!*

Voilà la dialectique papiste dans l'ecclésiastique qui, aujourd'hui, représente avec le plus d'autorité la science historique dans l'Eglise papiste de France!

Ce qui est encore plus étonnant, c'est ceci. Le patriarche Anthime de Constantinople ayant reproché à l'Eglise de Rome d'avoir ajouté aux dogmes définis par les sept conciles œcuméniques de prétendus dogmes qui sont des erreurs, M. Duchesne se retourne contre le patriarche et lui dit: «Et vous? En niant nos précisions, en les traitant non seulement comme choses douteuses, mais comme des erreurs, ne précisez-vous pas autant que nous, *ne dogmatisez-vous pas tout comme nous* (p. 75)?» Ainsi l'Eglise orientale, en voulant s'en tenir aux dogmes des sept conciles œcuméniques, en repoussant les nouveautés et les erreurs de Rome, en défendant avec précision la vraie dogmatique contre la fausse, *dogmatise;* bien plus, elle dogmatise *tout comme Rome!* — Je le demande à tout homme de bonne foi, cette façon d'argumenter est-elle sérieuse et digne d'un membre de l'Institut?

Une fois lancé dans la voie de l'agression, M. Duchesne gourmande les Eglises orientales, qui prient pour l'union, mais qui ne veulent pas la laisser transformer par Rome en domination de l'Eglise romaine sur les autres Eglises. «Faut-il se borner à prier? dit-il. L'Eglise romaine ne se borne pas à prier, elle agit. Où est l'action grecque? Où est l'action russe? Puisqu'on nous croit dans l'erreur, pourquoi ne cherche-t-on pas à nous en tirer (p. 117)?» Ceci aussi est un comble. L'Eglise romaine agit, oui, mais comment? Elle agit par ses falsifications du dogme et de l'histoire; elle agit par son pro-

pagandisme et ses intrigues, politiques et autres; tout le monde le sait. Les Eglises qui repoussent les hérésies et les ambitions romaines, cherchent à tirer l'Eglise de Rome de ses erreurs *en les lui démontrant.* Est-elle donc seule à ne pas voir les nombreux ouvrages scientifiques qui, dans toutes les langues et dans tous les pays, se publient contre elle? M. Duchesne les ignorerait-il? ou, ne les ignorant pas, ruserait-il en faisant contre eux, lui aussi, la conspiration du silence? Que Rome commence donc par renoncer à ses hérésies et à ses ambitions antichrétiennes, et les Eglises seront heureuses de lui tendre la main: *ut unum sint!* Toute la question de l'union est là.

Si je faisais un livre comme M. Duchesne, j'essaierais de faire ressortir dans le détail la faiblesse de ses études sur l'Eglise anglicane, sur l'encyclique du patriarche Anthime, sur l'Eglise grecque et sur ce qu'il appelle le schisme grec (sachant bien cependant que c'est le pape Nicolas 1er qui a commencé le schisme); mais je ne fais qu'une simple notice bibliographique (déjà longue). Pour la terminer d'une manière utile, je signalerai quelques aveux précieux de l'auteur, aveux dont nos lecteurs sauront tirer les conséquences.

Il avoue que l'unité liturgique n'a pas existé dans l'ancienne Eglise; que la liturgie se célébrait «dans la langue que le peuple comprenait (p. 30)». — Il avoue que ce qu'on appelle le schisme monophysite n'a pas grande raison d'être aujourd'hui. «On est toujours divisé. Pourquoi? Sans doute, bien des gens seraient embarrassés de s'expliquer là-dessus. On est divisé, parce qu'on l'était; voilà tout ce que diraient de sensé la plupart des clercs nestoriens, coptes, arméniens, jacobites, si l'on avait l'occasion de les interroger (p. 32).» L'étude que M. Duchesne a faite à ce sujet sur les deux manières de concevoir l'incarnation, est très curieuse; ce qu'il pense au fond de St-Cyrille d'Alexandrie, de sa théologie et du rôle qu'il a joué, ne me semble pas clair; mais son étude n'en est pas moins très suggestive. — Il avoue que «Rome est le lieu du gouvernement, *non la patrie de la théologie* ou le paradis de la mystique (p. 40).» Très bien, mais gare l'Index! — Il avoue que l'hénotique (ou édit d'union) de Zénon n'a guère produit que des divisions, et il ajoute: «Que l'on eût été bien inspiré, si, au lieu de tant philosopher sur la terminologie, d'opposer l'union physique à l'union hypostatique,

les deux natures qui n'en font qu'une à l'unique hypostase qui régit les deux natures, on se fût un peu plus préoccupé de choses moins sublimes et bien autrement vitales. On alambiquait l'unité du Christ, un mystère; on sacrifiait l'unité de l'Eglise, un devoir (p. 57). » — Il avoue que les ouvrages papistes sur le purgatoire devraient être réformés. « Il n'est pas toujours facile, dit-il, d'avoir raison de l'indiscrète curiosité des théologiens et de l'indiscrète dévotion des âmes pieuses. » Il condamne « les systèmes ou fantaisies qui remplissent les petits livres de piété ou qui se faufilent, quoique toujours comme opinions privées, dans les ouvrages de théologie (p. 105) ». — Il condamne aussi les exagérations et les abus concernant les indulgences (p. 107). — Etc.

Pour qui sait lire entre les lignes, de tels aveux sont hardis. La hardiesse de M. Duchesne est plus grande encore, quand il enseigne que la prohibition faite par le concile d'Ephèse de toucher au symbole de Nicée n'est pas une loi perpétuelle, mais seulement une mesure temporaire, et quand il regrette que l'Eglise romaine ait introduit ce symbole dans son rituel baptismal. Voici ses propres paroles: « En ce qui regarde l'Eglise romaine, l'introduction du symbole de Constantinople a été tardive: elle ne remonte qu'au temps de Justinien; elle représente *un des fruits de la politique religieuse* de ce prince, très préoccupé de faire régner l'union, la conformité, entre les diverses Eglises de son empire. *Peut-être l'Eglise romaine aurait-elle mieux fait* de s'en tenir à sa vieille tradition et de conserver au symbole apostolique la place *exclusive* qu'il avait eue jusqu'alors (p. 80). » Il faut avouer que cette opposition contre le symbole de Constantinople est difficile à comprendre de la part d'un théologien qui prétend être fidèle aux dogmes des sept conciles œcuméniques (p. 73-74), et qui, de plus, comme catholique-romain, doit tenir pour de vrais dogmes toutes les définitions surajoutées au symbole par les conciles prétendus œcuméniques de l'Eglise romaine. Nous croyons, en vérité, que la hardiesse de M. Duchesne serait mieux employée à réfuter les hérésies romaines qu'à essayer de discréditer le symbole œcuménique.

E. Michaud.

La France chrétienne dans l'histoire, *par 37 collaborateurs, sous le patronage du card.* LANGÉNIEUX *et sous la direction du P.* BAUDRILLART; *Paris, Firmin-Didot, in-18, 698 p., 1896.*

C'est un magnifique sujet de montrer comment et dans quelle mesure la France a réalisé l'idée chrétienne dans l'histoire. Mais encore ce sujet ne peut-il être magnifique qu'à la condition d'être bien compris d'abord, et d'être exposé ensuite avec la double impartialité de l'esprit et de la conscience. Donc, pour savoir quand la France a défendu et quand elle n'a pas défendu les vérités chrétiennes, la morale chrétienne et l'Eglise chrétienne, il faut 1° connaître exactement en quoi consistent ces vérités, cette morale et cette Eglise; 2° connaître aussi à fond l'histoire de la France; et 3° raconter le bien et le mal sincèrement.

Malheureusement les 37 auteurs du volume en question sont partis d'une notion erronée sur l'essence du christianisme, en ce sens que, pour eux, la vérité chretienne c'est ce qu'enseigne le siège romain, la morale chrétienne c'est celle de la curie romaine, l'Eglise c'est celle qui est soumise à la papauté. On peut dire d'eux ce que M. P. Fabre a dit de St-Boniface, en le glorifiant: « L'obéissance à Rome était le premier article de son *credo* (p. 59). » En outre, les auteurs n'ont guère pris dans l'histoire de la France que ce qui était favorable à leur faux critère dogmatique; et quand ils ont dû mentionner des oppositions contre Rome, ils n'ont pas manqué de les condamner, ces oppositions vinssent-elles de personnages cependant respectés. C'est ainsi que l'abbé U. Chevalier n'a pas craint de dire du concile de Verzy (991), où treize évêques ont déposé l'évêque Arnoul, « jeune homme sans talent ni vertu, qui n'avait d'autre titre à cette dignité que son origine scandaleuse »: «Le langage des évêques du concile fut singulièrement hardi, et, tranchons le mot, indigne de leur caractère sacré. Ils se livrèrent contre la papauté à des invectives odieuses, et, sous prétexte d'abus commis par elle, lui dénièrent le droit de gouverner l'Eglise. Gerbert, qu'ils nommèrent à la place d'Arnoul, eut le tort d'accepter une nomination anticanonique. Il aurait dû attendre que le Souverain Pontife ratifiât la déposition d'Arnoul et confirmât l'élection des pères du concile (p. 137)! » M. Chevalier fausse donc et le christianisme et l'histoire de la France; il

glorifie la France comme chrétienne, précisément de ce qu'elle a fait contre la constitution de l'Eglise chrétienne et contre les vraies doctrines chrétiennes.

Elevés dans l'ultramontanisme et habitués à confondre le christianisme avec l'ultramontanisme, les auteurs, avec une bonne foi que nous ne suspectons nullement, mais avec une ignorance frappante de l'histoire exacte, ont montré non la France *chrétienne,* mais la France *ultramontaine.* S'ils avaient été impartiaux, ils auraient raconté purement et simplement les faits, les oppositions contre Rome, les flétrissures infligées aux papes et à la curie romaine par les chrétiens les plus éminents de la France; mais, comme l'a dit l'abbé d'Hulst (p. 627), « le triomphe du fait est la suprême négation de Dieu ». C'est ainsi qu'on est contraint d'écrire l'histoire, quand on veut avant tout faire triompher Rome! Depuis longtemps les écrivains français sont habitués — et ils ne s'en aperçoivent même plus — à ne plus exposer objectivement les faits et les doctrines, mais à prendre parti pour leur marotte romaine et à argumenter pour elle exclusivement, en dépit de l'Ecriture sainte, des Pères, des conciles œcuméniques et de l'histoire.

Citons quelques exemples. Selon le cardinal Langénieux, le roi n'est sur la terre que le lieutenant de J.-C., c'est-à-dire le « défenseur-né du siège apostolique (p. XIX) ». Selon M. Noël Valois, roi *très chrétien* signifie, dans le langage des papes et de ses fidèles, « qui a bien mérité du saint-siège (p. 317) ». Des faits essentiellement politiques, comme le détrônement de la dynastie mérovingienne au profit de Pépin, comme la fondation du pouvoir temporel des papes, comme les croisades et la fondation d'un empire latin à Constantinople, etc., du moment que ces faits politiques (souvent perturbateurs et révolutionnaires) sont perpétrés par les papes ou au profit des papes, ils sont considérés ipso facto comme des faits *chrétiens!* Selon M. P. Fabre, tant que les Français se montreront les fils dévoués du siège romain, ils resteront « la nation catholique des Francs (p. 75)! »

Selon M. Ollé-Laprune, la vie intellectuelle du catholicisme et la défense de la foi en France au XIXe siècle, c'est le « Génie du christianisme » de Chateaubriand, c'est le livre « du Pape » de J. de Maistre, c'est la philosophie de Bonald, c'est l'ultramontanisme de Lamennais (non le Lamennais qui a rompu

avec Rome), c'est Montalembert (non le Montalembert éclairé qui a maudit « l'idole du Vatican »), c'est Lacordaire (non le Lacordaire de Sorèze qui a été suspect à Rome), c'est le jésuite de Ravignan, c'est le P. Gratry (non celui qui a écrit si vigoureusement contre l'infaillibilité du pape et qui ne s'est jamais réfuté), c'est Don Guéranger (le démolisseur des liturgies provinciales de la France), c'est de Falloux (l'auteur de la vie de Pie V), c'est l'évêque Pie de Poitiers (qui a confondu libéralisme et naturalisme), c'est Louis Veuillot (ce Père de l'Eglise!), c'est l'évêque Maret (non celui qui a publié deux volumes contre l'infaillibilité papale), etc. Voilà les défenseurs de l'« idée chrétienne » selon M. Ollé-Laprune; mais pas un mot de Montlosier, qui a flétri les jésuites, pas un mot de Guettée, dont les œuvres chrétiennes (mais antiultramontaines) forment une bibliothèque, pas un mot de l'archevêque Darbois, pas un mot de l'évêque Cœur, pas un mot du cardinal Meignan, etc.

M. Etienne Lamy, dans sa naïveté, est encore plus étonnant. Il trouve moyen de brûler de l'encens sous les deux nez, pourtant très différents, de Pie IX et de Léon XIII. Son argument en faveur du dogme de l'infaillibilité du pape vaut son argument en faveur du syllabus; tous deux sont charmants. Il avoue que « beaucoup, même parmi les plus fervents et les plus illustres catholiques », repoussèrent l'infaillibilité; mais il les condamne et voici pourquoi: « Leur sagesse n'oubliait que le miracle, or toute infaillibilité est miracle (p. 667). » M. Lamy, ce libéral, est plus sage qu'eux: il sait, lui, en dépit des Ecritures, des Pères, de la Tradition et de l'histoire, que le Christ a promis le miracle de l'infaillibilité papale; il ne dit pas d'où il sait cela, et pour cause; mais il le sait évidemment! C'est ainsi que ce candide politicien fait du dogme! Quelle frivolité d'argumentation et de croyance! Et dire que c'est sur de telles arguties qu'est fondée l'Eglise romaine!

M. G. Goyau n'est pas moins délicieux: il ne recourt pas au miracle, l'esprit lui suffit. Ayant à glorifier le *christianisme* du gouvernement français qui est actuellement le protecteur du *sultan,* il raconte ainsi, avec ironie, cette tragi-comédie: «Roi très chrétien, François Ier rompit avec les traditions historiques de la France des croisades, avec le système politique du moyen âge. Une place de guerre, dont les bastions faisaient face à l'islam; ainsi concevait-on l'Europe, avant lui. Entre

cette forteresse et le sultan, François Ier baissa le pont-levis. A la table, franchement installé, de la diplomatie européenne, le sultan, intrus jusque-là, était en passe de devenir convive, avec le roi de France pour introducteur. Cela parut une *apostasie,* une *impiété:* l'Eglise semblait *reniée* par sa fille aînée (p. 589). » Mais, du moment que cela tourne au profit du pape qui peut envoyer en Orient ses agents de toute robe et de toute couleur, cette apostasie devient du christianisme, et la France, qui la commet, est la France chrétienne; car, dit encore joliment M. Goyau, « tout délégué de la Propagande a deux patries dans les terres de Sa Hautesse: son pays d'origine, et une seconde patrie désignée par la Sacrée Congrégation, la France (p. 599) ». On ne peut pas avouer plus clairement que la France travaille pour la Sacrée Congrégation de la Propagande romaine.

Les auteurs ecclésiastiques de ce volume renchérissent encore sur les laïques. M. l'abbé Sicard, par exemple, ayant à parler de l'Eglise de France pendant la Révolution, fait consister le christianisme à tomber sur le clergé constitutionnel et à le représenter comme nul, pour n'encenser que le clergé réfractaire aux lois du pays; l'esprit « français » et « chrétien » des ecclésiastiques de ce bord consiste à détester tout ce qui est Eglise nationale et gallicane, et à exalter tout ce qui est papiste. « Ce qui perdit *tout* », dit M. Sicard, « ce fut l'acharnement de l'Assemblée nationale à supprimer *le pape* (p. 488)! » Ne pourrait-on pas dire, au contraire, que ce qui perdit tout, ce fut l'acharnement des fanatiques cléricaux à vouloir supprimer tout, sauf le pape?

Un comble, c'est l'article de l'abbé d'Hulst sur « la vie surnaturelle en France ». Gloire, bien entendu, à l'Adoration nocturne, au Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial, à Montmartre! Puis l'auteur ajoute: «Voici Lourdes *surtout,* Lourdes *c'est-à-dire l'évidence du surnaturel* (p. 636)! » Et la Salette, et Pontmain sont aussi glorifiés (p. 638)! Les grossières superstitions et les faux miracles, voilà la vie surnaturelle!

Ainsi donc, en fait de critique dogmatique et historique, tout le procédé ultramontain consiste à glorifier quand même tout ce qui est papiste et à discréditer à tout prix tout ce qui n'est pas ultramontain. Le protestantisme et les protestants, voici comment le P. Baudrillart les traite: « Tandis que par-

tout ailleurs qu'en France la masse du peuple se laissa vaincre et reçut, *par indifférence, par surprise ou par force,* la réformation de la main *avide et brutale* de ses chefs, la masse du peuple français ne se laissa ni séduire, ni dompter (p. 342). » Mais ce sont surtout les pauvres jansénistes qui sont arrangés de la belle façon! Le cardinal Langénieux les déclare irréligieux, ou du moins les accuse d'avoir provoqué « l'irréligion à reprendre l'offensive et l'incrédulité vicieuse du XVIIIe siècle à mettre l'Eglise en face de la Révolution (p. XXVIII) ». M. P. Fournier, parlant du prédestinatianisme de Gottschalk, écrit en toutes lettres: « Telle était la sombre doctrine qui devait reparaître avec la réforme du XVIe siècle et plus tard avec les jansénistes; ceux-ci ne rendaient que stricte justice au moine d'Orbais quand ils saluaient en lui un précurseur et un apôtre de leurs croyances (p. 111). » M. l'abbé d'Hulst est encore plus expressif: « Au XVIIe siècle, dit-il, la lutte s'était concentrée entre le vrai catholicisme et le jansénisme (p. 626)... Deux ennemis ont affaibli la religion: le jansénisme, en isolant les âmes des sources sacramentelles de la grâce; le gallicanisme, en isolant la société chrétienne du centre de l'unité catholique (p. 629). » M. d'Hulst avoue pourtant que « le côté moral de la doctrine janséniste a séduit les *meilleurs* chrétiens et une *grande* partie du clergé (p. 630) ». Il dit encore, sans se douter de l'hommage qu'il leur rend: «La théologie morale de St-Alphonse de Liguori fait son apparition dans quelques diocèses du midi de la France, à travers les contradictions et les protestations indignées des tenants de la tradition janséniste. C'étaient pourtant des prêtres *vénérables,* dont plusieurs avaient *confessé la foi* dans la tourmente révolutionnaire (p. 631). »

Tel est le snobisme des théologiens papistes, qui, dans leur étroit orgueil, ne veulent pas remonter aux véritables sources de l'histoire, et préfèrent se copier les uns les autres, répétant perpétuellement des erreurs depuis longtemps réfutées. « Le snob », a dit Jules Lemaître, « est un mouton de Panurge prétentieux, un mouton qui saute à la file, mais d'un air suffisant. »

Quelques chapitres toutefois sont intéressants et méritent d'être étudiés de près: celui de M. Duchesne sur la Gaule chrétienne sous l'Empire romain; celui de M. Delaborde sur

l'Eglise et les sources de l'histoire de France ; celui de M. Doumic sur l'idée chrétienne dans l'œuvre philosophique et littéraire du XVIIe siècle ; celui de M. Rébelliau sur la chaire chrétienne au XVIIe siècle ; celui de M. E. de Broglie sur les bénédictins français. On remarquera quelques aveux importants. Par exemple, M. l'abbé Duchesne dit : « Nos pères ont vécu de légendes ; moins heureux, nous devons nous contenter de conjectures. Avant le moment où le nuage s'ouvre pour nous laisser voir les tragédies lyonnaises (177), pas un fait, pas un nom ne se manifeste avec la netteté et l'évidence nécessaires pour entrer dans l'histoire (p. 2)... En dehors des documents sur les martyrs de Lyon, qui nous ont été conservés, non par nos pères, mais par la pieuse érudition d'un évêque grec, Eusèbe de Césarée, nous n'avons pas en Gaule une seule pièce martyrologique susceptible d'être attribuée même au IVe siècle (p. 4). » Quoique M. Duchesne semble ignorer les récents travaux publiés en faveur de Priscillien, il l'appelle « un homme instruit et distingué » ; il déclare « excessif et scandaleux » le zèle des évêques espagnols contre lui, et il dit que « les meilleurs de nos évêques, saint Martin en tête, les blamèrent énergiquement (p. 8) ». Il avoue encore qu'au Ve siècle il n'y avait pas encore, en Gaule, de corps épiscopal, mais seulement des évêques isolés ; et tout en affirmant que, dans leurs conflits, ils « sentaient l'autorité supérieure du siège apostolique », cependant il avoue qu'« on les voyait prendre plus volontiers comme arbitre l'évêque de la ville impériale, Milan, et son concile provincial (p. 12) ». Il proteste aussi contre le titre de semi-pélagien donné au vénérable Fauste de Riez (p. 13).

M. P. Fournier, tout en cherchant à atténuer le plus possible l'opposition d'Hincmar contre Rome, a cependant avoué que «l'époque du IXe siècle est marquée par une abondante végétation de légendes» ; que c'est alors qu'on a «inventé les recueils des faux Capitulaires et des fausses Décrétales (p. 105)», etc. L'aveu de M. Jordan sur les scolastiques et sur les théologiens français jusqu'à la Révolution de 1789 et même au delà, mérite aussi d'être enregistré : « Les scolastiques, dit-il, avaient été trop passionnés pour la spéculation pure et trop pleins de confiance dans la méthode *a priori,* pour n'être pas un peu exclusifs ; en dépit des efforts de quelques isolés, comme Roger Bacon, qui avaient dénoncé ce point faible de la science du

moyen âge, ils avaient négligé, et de plus en plus, l'étude de l'histoire, l'étude de l'Ecriture, des Pères, des auteurs anciens. Ils ne surent pas renouveler à temps leur enseignement, alors que tout changeait autour d'eux et que des préoccupations nouvelles s'éveillaient. L'université resta en dehors de la Renaissance, en dehors du mouvement scientifique et littéraire des XVIIe et XVIIIe siècles. Les grandes idées ne vinrent plus d'elle et parfois se répandirent malgré elle. Les fêtes théologiques et les discussions dont la Sorbonne est encore le théâtre, *ne doivent pas faire illusion ;* quand les universités furent supprimées, à la Révolution, il y avait longtemps que la vie était ailleurs (p. 283). »

Donc, on le voit, ce volume contient aussi des choses excellentes. E. MICHAUD.

Chrétien ou Agnostique, *par M. l'abbé* L. PICARD; *Paris, Plon, in-8°, 1896.*

Cet ouvrage d'apologétique, dédié « à la jeunesse », est jeune lui-même en plusieurs de ses parties. L'auteur, vicaire à la primatiale de Lyon, a beaucoup de lecture; mais les textes qu'il cite sont loin, quelquefois, d'être des autorités. On voudrait, quand il sagit d'une démonstration de la vérité du christianisme, que tous les arguments fussent inattaquables; et malheureusement ce n'est pas le cas. Si l'auteur est solide dans sa défense du spiritualisme, excepté toutefois lorsqu'il parle du miracle et de la liberté de Dieu, il est, en revanche, faible dans plusieurs des prétendues preuves qu'il donne de la divinité de J.-C., et aussi dans son chapitre sur les interprétations de l'Evangile. Lorsqu'il traite de l'Eglise de J.-C., c'est plus que de la faiblesse; car, lorsqu'il dit que l'Eglise « date de la venue de J.-C. », il entend parler de l'Eglise romaine flanquée du pape infaillible! Enfin, le chapitre sur « les Eglises », est plus faible encore, si c'est possible; il est nul. Ayant à condamner les Eglises protestantes, l'auteur en appelle au volume de M. Francis de Pressensé sur le cardinal Manning et à un roman de M. Rod, pour dire qu'« au point de vue de la logique, le protestantisme est la dernière des religions; qu'il comprend un homme qui, frappé de dix-neuf siècles de tradition, est catho-

lique; mais qu'il ne comprend pas un protestant convaincu (p. 507)». Les dix-neuf siècles de la tradition papiste! Il faut que M. Picard ait bien peu étudié l'histoire des dogmes papistes pour qu'il ose leur adjuger une antiquité de dix-neuf siècles. Quand il dit aux protestants qu'on connaît le jour de leur naissance et qu'ils n'ont commencé à paraître qu'au XVIe siècle (p. 487), ne pourraient-ils pas lui répliquer, non sans ironie, qu'on connaît aussi le jour de naissance des dogmes tridentins, de l'immaculée-conception et de l'infaillibilité papale, naissance plus récente encore que celle du protestantisme? C'est par ce petit bout de la question que l'honorable vicaire de Lyon essaie de la résoudre! C'est dans l'Eglise de Pothin et d'Irénée qu'on fait de pareille théologie! Quant aux Eglises « photiennes », le procédé de M. Picard n'est pas moins sommaire; c'est toujours le même coup d'épée.... dans l'eau: « On sait, dit-il, le jour et l'heure de la séparation des Eglises photiennes, *ce qui prouve* que ces Eglises ne sont pas apostoliques, qu'elles ne sont pas le christianisme authentique (p. 511)! » Il ajoute avec le même sans-gêne, que les deux patriarcats d'Antioche et d'Alexandrie ont été fondés par Pierre, et que ces deux patriarches gouvernaient leurs patriarcats « au nom du souverain pontife! » Et encore: que Pierre le Grand aurait réuni, l'Eglise russe au siège de Pierre, si le pape avait voulu lui « concéder le titre d'empereur qu'il sollicitait »; mais que le pape n'ayant pas voulu satisfaire à ce désir, Pierre le Grand modifia d'une façon importante l'Eglise russe dans sa hiérarchie et son gouvernement (p. 512)! etc., etc. Il faut vraiment lire les pages sur les Eglises orientales pour avoir une idée des connaissances ecclésiologiques dans l'Eglise romaine et surtout de la façon dont l'histoire y est traitée. C'est simplement *incroyable*. Je recommande instamment à nos amis de Russie les pages 511-530; ils y verront à découvert ce qu'au fond le diplomate Léon XIII et ses théologiens pensent d'eux et de leur vénérable Eglise. Pauvre jeunesse française, à laquelle on ose prêcher de pareilles inepties! E. M.

Etude critique du matérialisme et du spiritualisme par la physique expérimentale, *par* RAOUL PICTET; *Genève, Georg, in-8°, 1896.*

Un ouvrage essentiellement scientifique, rempli de données et de faits empruntés à la physique, à la chimie, à la physiologie, à la psychologie, et de plus, concluant, au nom de la science, à la condamnation du matérialisme pur et au triomphe du spiritualisme, un tel ouvrage, dis-je, ne peut qu'intéresser vivement le monde théologique. La discussion des arguments scientifiques de l'auteur, outre qu'elle ne serait pas de ma compétence, ne rentrerait pas dans le caractère de cette *Revue;* mais le nom seul de M. Raoul Pictet suffit à nous en garantir la solidité. Je me bornerai donc à citer quelques-unes de ses assertions:

« Pour tout esprit non prévenu, la théorie matérialiste pure exige impérieusement de pouvoir expliquer l'ensemble des phénomènes cosmiques en n'utilisant que de la matière en mouvement, comme unique cause efficiente. Si cette cause unique est frappée d'impuissance, si les faits expérimentaux protestent, il faut adopter une autre cause, ou renoncer simplement à toute explication rationnelle des lois de la nature. Nous avons démontré, sans opposition logique possible, que la matière en mouvement n'explique qu'une partie des faits, et qu'une foule d'expériences nous forcent à rejeter cette cause unique comme absolument insuffisante et contraire aux observations précises, tirées de la physique expérimentale. Donc, outre la matière en mouvement, qui peut expliquer toute une catégorie de phénomènes, il y a une cause de mouvement qui n'est pas la matière en mouvement. Une cause de mouvement qui n'est pas de la matière en mouvement, c'est la définition unique de l'esprit dans le sens physique et philosophique du mot. Qu'on essaie de trouver au mot esprit un autre sens, on ne peut y parvenir d'une façon intelligible (p. 284-285).

« Nous le répéterons avec vigueur, en physique expérimentale, tout mouvement matériel de la matière qui ne peut être expliqué par un mouvement antérieur préexistant, caractérise l'existence d'une cause nommée: esprit agissant... La définition du mot « esprit, force agissante, cause première », n'est que la consécration logique des observations et conclusions que nous venons de noter (p. 286).

« Ce réservoir d'énergies inconnues, qui échappent à toute observation directe, nous met en contact avec l'obligation d'admettre l'existence d'un domaine extramatériel ou du domaine des esprits, des forces, des causes premières. Voilà très exactement la conséquence forcée de l'examen critique du matérialisme et du spiritualisme par l'emploi de la physique expérimentale ne s'adressant qu'à la nature morte (p. 288). »

La démonstration est encore plus forte, dès qu'il s'agit d'expliquer les faits de la nature vivante. Bref, M. R. Pictet conclut ainsi: « La théorie matérialiste pure qui a pour objet de tout expliquer par la force vive actuelle, se transformant sous tous les modes, par les variations dans le mouvement des particules matérielles et leur direction, succombe dès qu'on admet le potentiel. La physique expérimentale a consacré définitivement le potentiel. Tous les physiciens modernes l'enseignent dans toutes les universités du monde. La théorie matérialiste pure est *morte* (p. 446). »

Que ces extraits suffisent pour nous donner une idée de l'importance de l'ouvrage de M. Raoul Pictet. E. M.

II. Deutsche Bibliographie.

Predige das Wort, *von Bischof Dr.* HERZOG; *Bern, K. J. Wyss in 8°, 1897. 6 Fr.*

Unter diesem Titel erschien soeben von Bischof Dr. Herzog eine Sammlung von 59 Predigten über die evangelischen Lesungen der Sonn- und Festtage des Kirchenjahres. Das Buch trägt die Widmung: „Der Erinnerung an den hochwürdigen Herrn Bischof Dr. Joseph Hubert Reinkens, meinen in Gott ruhenden unvergesslichen Konsekrator und Freund, in Verehrung und Liebe geweiht.“ Wir lassen hier das Vorwort folgen:

Einer meiner Lehrer, der sel. Professor Dr. Aberle in Tübingen, verstand den Befehl des Herrn: „Predigt das Evangelium“, im Sinne einer besondern Weisung, die frohe Botschaft vom Reiche Gottes mündlich zu verbreiten. Zum Mittel der Schrift hätten die „Diener des Wortes“ nur dann Zuflucht

nehmen dürfen, wenn wichtige Umstände eine schriftliche Darlegung oder Rechtfertigung der christlichen Lehre notwendig machten. Demgemäss suchte Professor Aberle in der Einleitung in das Neue Testament vorzüglich die Umstände zu erforschen, die die Abfassung und Verbreitung der einzelnen Bücher notwendig machten und daher entschuldigten.

Er ist mit seiner Auffassung nicht durchgedrungen. Hätte er recht gehabt, so dürfte ich die nachfolgenden Predigten nicht veröffentlichen; denn eine Notwendigkeit, die bereits vorhandene Predigtlitteratur zu vermehren, liegt nicht vor. Ich bin auch keineswegs der Meinung, dass meine Predigten besser seien, als diejenigen, die man gewöhnlich in solchen Sammlungen findet. Es geht mir vielmehr wie andern Verkündigern des göttlichen Wortes: wenn ich das Manuscript einer früher gehaltenen Predigt wieder zur Hand nehme, so finde ich fast auf jeder Seite Stellen, die der Verbesserung bedürftig wären. Zu solcher Umarbeitung fehlt mir aber die nötige Musse.

Wenn ich es gleichwohl wage, aus meinem ziemlich grossen Vorrat geschriebener und auf verschiedenen Kanzeln vorgetragener Predigten einen Jahrgang im Druck erscheinen zu lassen, so ermutigt mich dazu namentlich die Erfahrung, dass auch eine als theologische Abhandlung oder rhetorische Leistung unvollkommene Predigt wohlthätig anzuregen vermag. Schliesslich soll doch jede Predigt dazu dienen, den Gläubigen die Herrlichkeit Christi und seines Reiches zum Bewusstsein zu bringen. Diesen Zweck hatte ich immer im Auge, wenn ich irgendwo die Kanzel besteigen durfte. Ich glaube darum nicht unbescheiden zu sein, wenn ich annehme, dass freundliche Leser in den hier gebotenen Predigten einige Gedanken finden werden, die ihnen zur Erbauung dienen können. Täusche ich mich darin nicht, so ist die Veröffentlichung dieser Predigtsammlung hinlänglich entschuldigt.

Es thäte mir aber leid, wenn ich einen Leser veranlassen sollte, auch nur ein einziges Mal vom Gemeindegottesdienst, an dem er sich beteiligen kann, wegzubleiben und sich am Sonntag mit der Lektüre einer meiner Predigten zu begnügen. Das Lesen einer Predigt ersetzt das Anhören des gesprochenen Wortes nicht. Aber ich weiss, dass es vielen Glaubensgenossen nicht möglich ist, regelmässig an einem öffentlichen Gottesdienste teilzunehmen, und dass auch sonst in manchem Hause

Stoff zu privater Belehrung und Erbauung gewünscht wird. Solchen Wünschen möchte ich entgegenkommen.

Daher wählte ich Predigten über die evangelischen Perikopen, die nach der katholischen Liturgie an den Sonn- und Festtagen des Kirchenjahres gelesen werden und ihrem Wortlaute nach allgemein bekannt sind. Da ich jedoch über diese Abschnitte oft zu predigen hatte, war ich schon zur Vermeidung von Wiederholungen genötigt, mich jeweilen auf irgend einen Hauptgedanken zu beschränken. Was ich in dem einen Jahr stillschweigend überging oder nur nebenbei berührte, suchte ich in einem folgenden Jahre einlässlicher zu erörtern. Man hat daher in den nachfolgenden Predigten nicht Betrachtungen über den ganzen Text der betreffenden Perikopen zu erwarten, sondern eben nur Vorträge über das jeweilen an die Spitze der Predigt gestellte Schriftwort.

Der Apostel wollte sich freuen, wenn nur auf jegliche Weise Christus verkündigt werde (Phil. 1, 18). Dass ich nicht „aus Streitsucht“ und nicht „aus Vorwand“ gepredigt habe, wird hoffentlich der Leser der nachfolgenden Betrachtungen von selbst empfinden.

Die Unsterblichkeit auf Grundlage der Schöpfungslehre, *von Dr.* Ernst Melzer. *Neisse, 1896, 116 S., gr. 8.*

Die Monographieen über die Unsterblichkeit der menschlichen Seele (des menschlichen Geistes) sind, angefangen von dem platonischen Phädon bis zu den Werken der Neueren und Neuesten, Legion. Man hat zu allen Zeiten versucht, den grossen Gegenstand der Vernunft von den verschiedensten Seiten einleuchtend und annehmbar zu machen. Der unbefangene Kritiker wird aber den meisten der für die Unsterblichkeit geführten Beweise ziemlich kopfschüttelnd gegenüberstehen und das Urteil gewinnen, dass sie das, was sie beweisen wollen und sollen, in Wirklichkeit nicht beweisen. Melzer greift die Sache von einer für viele sicherlich *neuen* Seite an, die zugleich mehr Aussicht auf Erfolg verspricht. Ist der Geist (die Seele) des Menschen, wie das Christentum unzweifelhaft lehrt, wirklich unsterblich, d. i. existiert derselbe nach dem Tode des mit ihm geeinten Leibes als persönliches, seiner selbst bewusstes

Wesen unzerstörbar fort, so kann das, meint Melzer, nur in der eigentümlichen Beschaffenheit desselben begründet sein. Daher richtet sich die Untersuchung vor allem auf die Beantwortung der Frage: Was für ein Ding (Wesen) ist der Geist (die Seele) des Menschen und worin besteht seine grundwesentliche Beschaffenheit? Melzer findet, dass derselbe in erster Linie nicht Etwas (eine Erscheinung) an einem andern, sondern dass er *Etwas an sich selbst, eine Substanz, ein reales und kausales Prinzip* ist, welches als solches von keiner Macht vernichtet werden kann. Aber der Geist des Menschen ist nicht bloss Substanz, wie Melzer den sogenannten Aktualitätsphilosophen gegenüber wieder einmal klar darthut, sondern er ist auch eine *ungeteilte* und *unteilbare* Substanz, ein *monadisches* substanziales Prinzip, und eben in dieser Eigentümlichkeit des Geistes *wurzelt* sein persönliches, selbstbewusstes Leben. Und da er nun, wie dargethan wird, auch diese seine Eigenschaft nie und nimmer verlieren kann, so kann seine Unsterblichkeit auch ferner nicht mehr bezweifelt werden. Der so geführte Beweis wird für den Denker noch verstärkt, wenn es, worauf Melzer ebenfalls eingeht, gelingt, auch das rechte Verhältnis des menschlichen Geistes zu Gott ans Licht zu ziehen und jenen als *Kreatur* Gottes im Sinne des positiven Christentums aufzuzeigen. Nach dieser Seite hin enthält die Melzersche Schrift ebenfalls eine Reihe von Ausführungen, die der höchsten Beachtung wert sind.

In einem Anhange werden die Unsterblichkeitsbeweise mehrerer Philosophen, so Krauses, Heinrich Ritters, Ulricis, Lotzes besprochen und gezeigt, dass sie alle den Geist des Menschen in seiner wahren und wesentlichen Beschaffenheit nicht erkannt haben, weshalb ihre Beweisführungen nicht gelingen konnten. Dasselbe Gericht wird in dem ausführenden Teile der Schrift an manchen anderen Denkern der Neuzeit geübt.

Aus diesen Angaben wird der Leser erkennen, dass die Schrift Melzers dem Nachdenker einen ebenso reichen als würdigen und erhebenden Inhalt bietet. Füge ich noch hinzu, dass die Darstellung klar und leicht fasslich ist, so bedarf es keines weitern Wortes, um die gediegene Arbeit allen Lesern der Revue aufs wärmste zu empfehlen. WEBER.

Geschichte der römischen Litteratur *bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. Von* MARTIN SCHANZ, *ord. Professor an der Universität Würzburg.*

III. Teil: Die Zeit von Hadrian 117 bis auf Constantin 324. (= Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft, herausgegeben von Iwan von Müller, 8. Band, 3. Teil.)

München, C. H. Becksche Verlagsbuchhandlung, Oskar Beck, 1896. XIX u. 410 S. gr. 8°. (Preis M. 7,50.)

Die beiden früher erschienenen Teile dieses Werkes sind von seiten der Philologen mit allgemeinem und wohlverdientem Beifall aufgenommen worden. Was aber dem jetzt vorliegenden 3. Teil ein ganz specielles Interesse auch für Theologen giebt, das ist, abgesehen von dem Gesichtspunkt der allgemeinen Bildung, der Umstand, dass die ganze zweite Hälfte des Bandes sich mit der christlichen Litteratur der im Titel genannten Periode beschäftigt. Die national-römische, heidnische Litteratur hat in dieser Zeit des Verfalles wenig Erfreuliches hervorgebracht, und es ist wohl begreiflich, wie auch ein Philologe, der als solcher nur mit litterarhistorischem Interesse an die altchristlichen Schriftwerke herantritt, an diesen ein ungleich grösseres Interesse finden musste, als an den litterarischen Produkten des sich zum Untergang neigenden römischen Heidentums, denen es vielfach nur allzusehr an einem innern Gehalt fehlt.

Die 1., der heidnischen Litteratur gewidmete Abteilung des Bandes, schickt einleitend eine anziehende Charakteristik der römischen Kaiser von Hadrian bis Diokletian nach ihrer Stellung zur Litteratur voraus, und betrachtet sodann die Litteratur nach den Litteraturgattungen gruppiert, zuerst die in dieser Zeit höchst ärmlich vertretene Poesie (S. 21—41), sodann die Prosa nach den Gruppen: *a.* Die Historiker (S. 42—75), *b.* die Redner (S. 75—139), *c.* die Fachgelehrten (S. 139—203), und zwar Grammatiker und Metriker, Antiquare, Juristen, Schriftsteller der realen Fächer. Der interessanteste heidnische Schriftsteller der Zeit ist Apuleius, der eine seiner relativen Bedeutung und dem Umfang seines schriftstellerischen Nachlasses entsprechende eingehende Behandlung erfahren hat (S. 85—119). Unter den Historikern Suetonius (S. 42—56). Das Hauptinteresse innerhalb der national-römischen Litteratur der Zeit konzentriert sich indessen auf die Juristen, über die

Seite 164—195 sehr lehrreich gehandelt wird. Indessen sind auch alle andern Gebiete, so wenig anziehend sie nach der Beschaffenheit der betreffenden Schriftsteller zum Teil auch sind, mit der gleichen gewissenhaften Sorgfalt behandelt.

Die christliche lateinische Litteratur ist nach ganz derselben Methode bearbeitet, die in den bisherigen Teilen des Werkes in Anwendung gekommen war. Sie wird also auf der einen Seite keineswegs, nach einem unter den heutigen wissenschaftlichen Philologen glücklicherweise immer mehr in Abgang kommenden Standpunkt, als ein der Aufmerksamkeit des Philologen höchstens in ganz untergeordneter Weise würdiges Gebiet betrachtet, sondern ebenso eingehend und mit der gleichen soliden Gründlichkeit litterarhistorisch behandelt, wie alles andere. Auch für den Verfasser liegt, wie er in der Vorrede ausdrücklich erklärt, der Schwerpunkt des Bandes in dieser 2. Abteilung desselben. Auf der andern Seite wird aber auch für die Wertschätzung der einzelnen christlichen Schriftsteller und ihrer Schriften kein theologischer, sondern lediglich der litterarhistorische Massstab angelegt, wie sich dies in einem Werke dieses Charakters ja auch von selbst versteht. Übrigens hat sich der gelehrte Verfasser die Mühe nicht verdriessen lassen, eigens im Interesse dieser seiner Litteraturgeschichte eingehende kirchen- und dogmengeschichtliche Studien zu machen, soweit dieselben unumgänglich sind, um zu einem wirklichen Verständnis der patristischen Schriften zu gelangen. Als Einleitung der unter höhere historische Gesichtspunkte gestellten Darstellung der Entwickelung der christlich-lateinischen Litteratur von ihren Anfängen an wird auch hier eine historische Betrachtung an den Anfang gestellt, über den Kampf, durch den sich das Christentum seine Stellung im römischen Reiche zu erringen hatte, eine Übersicht über die Geschichte der Christenverfolgungen und die Entwickelung der rechtlichen Stellung des Christentums im römischen Reiche bis Konstantin (S. 205—225). Auch der litterarische Kampf des Heidentums gegen das Christentum wird berührt, soweit die römisch-heidnische Litteratur, was allerdings gegenüber der griechischen nur in weit geringerem Masse der Fall ist, Anteil an demselben hat (S. 225—228.) Die einzelnen christlichen Schriftsteller werden sodann in chronologischer Reihenfolge behandelt (S. 228—390), unter diesen am ein-

gehendsten Minucius Felix (S. 229—239), Tertullian (S. 240 bis 302), Cyprian (S. 302—342), Lactantius (S. 363—389). Die Behandlung der einzelnen Schriftsteller bietet in der That alles, was man in einer vom litterarhistorischen Gesichtspunkte geschriebenen Darstellung der christlich-lateinischen Litteratur nur erwarten kann: Quellenmässige Untersuchungen über das Leben der Schriftsteller, wobei freilich für diese ältesten christlich-lateinischen Autoren die Quellen meist sehr spärlich fliessen, ausführliche Vorführung der schriftstellerischen Thätigkeit, mit Analyse der einzelnen Schriften, Charakteristik des Schriftstellers nach seiner schriftstellerischen Begabung und Eigenart, Notizen über das Fortleben desselben in der Folgezeit, mit genauen Angaben über die handschriftliche Überlieferung; alles mit reichlichen und sorgfältigen Litteraturangaben. Für die im Text vertretenen Angaben werden in den kleiner gedruckten Anmerkungen die Belege gegeben, litterarhistorische Streitfragen nach ihrer Geschichte und Entwicklung dargestellt. Der Verfasser selbst nimmt in strittigen Fragen mit besonnen abwägender Kritik Stellung.

Im einzelnen sei auf folgende Punkte besonders hingewiesen. In der bis in die neueste Zeit umstrittenen Frage nach der Abfassungszeit des Octavius des *Minucius Felix*, resp. nach dem Verhältnis desselben zu Tertullian, tritt Schanz ganz entschieden für die Priorität des Minucius Felix ein, und er macht dafür auf Grund eigener Forschungen, deren Resultat er schon früher in einer besonderen Abhandlung mitgeteilt hatte („Die Abfassungszeit des Octavius des Minucius Felix", Rheinisches Museum, N. F., Bd. 50, 1895, S. 114—136), ein neues jedenfalls höchst beachtenswertes Moment geltend. Auf Grund der Stellen im Octavius, an denen der Rhetor Fronto erwähnt wird (c. 9 u. 31), hatten wohl einige schon als Vermutung ausgesprochen, Minucius Felix werde auf eine Schrift des Fronto gegen die Christen Bezug genommen haben. Zu den zwei Erwähnungen des Fronto fügt nun Schanz eine dritte, durch eine einfache und einleuchtende Emendation einer Stelle, die den Herausgebern und Erklärern bisher viele Schwierigkeiten gemacht hatte; c. 14: Sic Cæcilius, et renidens (nam indignationis eius tumorem effusæ orationis impetus relaxaverat): Ecquid ad hæc, ait, audet Octavius homo Plautinæ prosapiæ, ut pistorum præcipuus, ita postremus philosophorum? Er streicht nämlich „Octa-

vius“ als Interpolation und bezieht den Satz auf den Fronto als das Haupt der Plautiner. Die Richtigkeit dieser Emendation und der Beziehung der Stelle auf Fronto dürfte nach dem von Schanz gelieferten Nachweis, wie auf diesen die sonst unverständliche Charakteristik passt, kaum mit Grund in Frage gezogen werden. Wenn aber Schanz weiter auf Grund dieser Stelle die allerdings sehr ansprechende Ansicht aufstellt, in der Rede des Heiden Cæcilius im Octavius liege die verlorene Rede des Fronto gegen die Christen dem Inhalte nach vor, aber aus dem abgeschmackten Stil des Fronto in den des Minucius Felix selbst umgesetzt, so möchte ich das doch nicht gerade als erwiesen ansehen. Unabhängig von dieser besondern Frage aber muss ich dem Verfasser darin vollkommen beistimmen, dass von Fronto hier offenbar wie von einem noch Lebenden gesprochen wird, was zunächst dahin führt, dass die Entstehungszeit des Octavius nicht über die Zeit des Mark Aurel († 180) herabgerückt werden dürfe. Andere historische Momente führen dahin, die Entstehungszeit noch weiter zurückzuschieben und vor 161 anzusetzen. — In der Frage, ob *Lactantius* der Verfasser der Schrift de mortibus persecutorum sei, was ebenfalls noch bis in die neueste Zeit bestritten wird, so sehr auch alle äussern und innern Momente für die Autorschaft des Lactantius sprechen, wie dieselben besonders durch Ebert und neuerdings durch Belser ins Licht gesetzt wurden, tritt Schanz mit vollem Recht ebenfalls mit Entschiedenheit für die Echtheit ein. Ebenso nimmt er die jetzt ziemlich allgemein angenommene Echtheit des unter dem Namen des Lactantius überlieferten Phönix-Gedichtes an. — Am Schluss des Bandes wird zunächst über die Martyrien einiges allgemeine gesagt und werden als charakteristische Proben die Acta Martyrum Scillitanorum und die Passio S. Perpetuæ et Felicitatis speciell besprochen (S. 390—394), sodann über die lateinischen Übersetzungen, und zwar über die vorhieronymianischen Bibelübersetzungen (S. 395—401) wie über die lateinischen Übersetzungen griechischer patristischer Schriften gehandelt. — Vorgesetzt ist dem Band hinter dem Inhaltsverzeichnis eine „Zeittafel“ von 117—324, über die historischen und litterarhistorischen Daten des Zeitraums. — Möge der 4. Teil des vorzüglichen Werkes bald nachfolgen!

Prof. Dr. F. Lauchert.

Grammatik des Neutestamentlichen Griechisch. *Von* FRIEDRICH BLASS, *Dr. phil., Dr. litt. Dubl., ord. Prof. d. klass. Philologie a. d. Univ. Halle. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht. 1896. XII u. 329 S. 8°. (Preis M. 5,40, geb. 6,40.)*

Neben der im gleichen Verlage erscheinenden Neubearbeitung des alten Winer durch Schmiedel (1. Th. 1894, s. die Anzeige in dieser Zeitschrift, Jahrg. 1895, S. 591 f.; die Fortsetzung wird als bald erscheinend angezeigt —) liegt hier ein neues Werk von der Hand eines Philologen vor, der die einem Darsteller der Grammatik des neutestamentlichen Griechisch unumgänglichen Erfordernisse in einer bei Philologen wie Theologen nicht allzu häufigen Weise in sich vereinigt und dadurch in hervorragender Weise zu einem solchen Werke berufen erscheint. Das Buch will der neuen Ausgabe des Winer keine Konkurrenz machen, wie schon daraus ersichtlich ist, dass es friedlich neben derselben im gleichen Verlage erscheint; der Verfasser ist vielmehr der Ansicht, dass neben jenem Werk, das zu einem erheblich grösseren Umfange heranwächst, sein kürzer und knapper gefasstes Buch wohl bestehen könne; das wird auch wohl sicher der Fall sein, denn es ist doch wohl zu hoffen, dass heutzutage die Überzeugung allgemeiner zum Durchbruch gelangt ist, „dass man", wie der Verfasser in der Zueignung sagt (S. VIII), „das Neue Testament auch grammatisch verstehen müsse, um es ordentlich und säuberlich zu verstehen, wiewohl ja das blosse richtige grammatische Verständnis nur ein minimaler Teil des ganzen Verständnisses ist".

Eine Grammatik des neutestamentlichen Griechisch soll selbstverständlich nach deutschen wissenschaftlichen Begriffen keine vollständige griechische Grammatik sein, „zum Nutzen derjenigen, die ohne bisher einen Buchstaben Griechisch zu können, das Neue Testament nach ein paar Monaten griechisch lesen zu können wünschen" (S. IV). Ein mehr als elementares Verständnis des Griechischen und eine ordentliche Kenntnis der gewöhnlichen aus den klassischen Autoren abstrahierten griechischen Grammatik setzt das vorliegende Buch also voraus, giebt also weder Paradigmen noch weitläufige Auseinandersetzungen solcher Dinge, in denen die Sprache der neutestamentlichen Schriften mit derjenigen der für die Schul-

grammatik massgebenden Autoren übereinstimmt. Vielmehr waren unter Voraussetzung dieser Dinge diejenigen Momente der Laut- und Formenlehre (S. 1—71) und besonders auch der Syntax (S. 72—297) darzustellen, in denen sich die Sprache des Neuen Testamentes von derjenigen der klassischen Autoren unterscheidet, sei es, dass es sich um allgemein vulgär-griechische, oder was im Neuen Testament dazu kommt, um hebraisierende Elemente der Sprache handelt. Über alles, was man hier nur irgendwie in einer Grammatik suchen kann, belehrt das Buch in gedrängter Kürze der Darstellung, ohne sich bei nicht streng zur Sache gehörenden Dingen aufzuhalten, aber mit reicher Fülle von Belegstellen. In der Citierweise besteht der eigentümliche Vorzug des Buches vor verwandten Werken darin, dass für Bibelstellen, an denen in den Handschriften grammatische Varianten vorliegen, nicht die Ausgaben, sondern die Handschriften, und diese überhaupt sehr häufig citiert werden. In einem andern Punkte wird dagegen die Autorität der ältesten Handschriften auf das richtige Mass zurückgeführt, nämlich in Bezug auf die Orthographie (S. 6 ff.), in der dieselben zwischen der historischen und einer der damaligen Aussprache entsprechenden Schreibung mannigfaltig schwanken, ohne dass eine Möglichkeit vorhanden wäre, durch Abwägen der orthographischen Varianten der Handschriften die wirkliche Orthographie der neutestamentlichen Schriftsteller herzustellen, von der man nur wird sagen können, dass sie nicht historisch korrekt war. Als Grundsatz für die Herausgabe wird demgemäss aufgestellt (S. 7): „Für uns kann es keine Frage sein, dass wir gleich den Byzantinern die historische Schreibung, wie für sämtliche Profanautoren, so auch für das Neue Testament durchzuführen, und alle Halbheiten, wie sie z. B. bei Tischendorf noch sind, zu beseitigen haben, ohne jede Rücksicht auf handschriftliche Zeugnisse. Diese Zeugnisse für die einzelnen Wörter, z. B. die auf *-εια -ια*, zu registrieren und abzuwägen ist das Unnützeste was man thun kann.“ [1]) Über die einzelnen orthographischen Eigentümlichkeiten der Handschriften, wie die Schreibung eines historisch unrichtigen, nie gesprochenen *ει*

---

[1]) Praktisch durchgeführt hat dies Blass in seiner Ausgabe der Apostelgeschichte (Acta Apostolorum sive Lucae ad Theophilum liber alter. Editio philologica. Gött. 1895). Vgl. auch die Prolegomena dieser Ausgabe, S. 34 f.

statt *ι*, u. dgl., wird kurz, aber anschaulich Auskunft erteilt. — Wo es zur weitern Verständlichmachung grammatischer Erscheinungen wünschenswert erschien, wird auch auf die LXX und nach der andern Seite auf die ältesten nachapostolischen christlichen Schriften, welche das Vulgärgriechische repräsentieren, verwiesen. — Den Schluss des Bandes bildet ein dreifaches Register, Sachregister (S. 298—304), griechisches Wortregister (S. 304—320), Stellenregister (S. 320—329). Was man dagegen ungern vermisst, ist eine Zusammenstellung der genauern Titel der häufiger citierten Werke, die für viele Benutzer des Buches doch sehr wünschenswert gewesen wäre, wenn der Verfasser auch von einer kritischen Übersicht über die einschlägige Litteratur, wie sie Winer und Schmiedel giebt, absehen wollte. — Die Korrektur des schwierigen Satzes zeigt durchgängig eine musterhafte Sorgfalt; höchstens sind ein paarmal hebräische Wörter nicht ganz sauber im Druck herausgekommen, wie S. 73, Z. 19 oder S. 80 Anm., Z. 1. Ob alle die zahllosen Zahlencitate ausnahmslos richtig sind, konnte ich allerdings nicht durchgängig nachprüfen; doch lassen die gemachten Proben auch für das übrige das beste voraussetzen.

Das durchaus gediegene Werk wird jedem, der sich mit dem Neuen Testament wissenschaftlich zu beschäftigen hat, von vielfachem Nutzen sein, und niemand wird es ohne reiche Belehrung aus der Hand legen, so oft er zu demselben greift.

Prof. Dr. F. Lauchert.

III. Librairie.

Bérenger-Féraud: Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations; Paris, Leroux, 2 vol. in-8°, fr. 20.

L'abbé F. Bellet: Les origines des Eglises de France et les fastes épiscopaux; Paris, A. Picard, in-8°, 1896.

L. Bonnet: Evangiles de Mathieu, Marc et Luc; 2e édit. par A. Schrœder, 3e livraison; Lausanne, Bridel, 1896, 3 fr.

L. Bourdeau: Le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive; Paris, F. Alcan, 2e éd., in-8°, 5 fr., 1896. — (Sera analysé dans la prochaine livraison.)

The Hon. W. Gibson: The Abbé de Lamennais and the Liberal Catholic Movement in France; London, Longmans Green and Co., 1896, in-8°, 346 p. — Ouvrage très intéressant, renfermant beaucoup d'extraits de la correspondance de Lamennais. Voir la table des chapitres: 1. A Restless Youth. Ordination; — 2. The Essai on Indifference; — 3. The Author goes to Rome; — 4. Pope or king; — 5. The Revolution of July 1830; — 6. The «Avenir»; — 7. Appeal to Rome. Condemnation; — 8. The Voice of the People; — 9. *Philosophic Reconstruction;* — 10. A Life of Suffering and Devotion; — 11. Closing scenes.

Rev. Green-Armytage: The Pope and the People, or Comments on the Letter of Leo XIII to the English Nation: London, Simpkin, 6 d.

Ch. Grosclaude: Exposition et critique de l'Ecclésiologie de Calvin; Genève, Kündig, 1896, br.

Dr. Fr. Iska: § 63 des österr. bürgerl. Gesetzbuches: Ehefähigkeit katholischer Geistlichen und Ordenspersonen; Bern, Collin, 1896, br.

General Alex. Kiréeff: Correspondence on Infallibility between Roman Priest and General A. Kiréeff; New-York, 323, Second Ave; 1896, br.

W. Koehler: Die katholischen Kirchen des Morgenlandes. Beiträge zum Verfassungsrecht der sogenannten «Uniert-orientalischen» Kirchen; Darmstadt, J. Waitz, 1896, M. 6. — Der Verfasser schreibt: «Während über die grundsätzliche Vereinigung der morgenländischen Kirche mit der römisch-katholischen eine reiche Litteratur vorhanden ist, so fehlt es bisher an einer eingehenden Darstellung des Verfassungsrechts der morgenländischen-katholischen Kirchen. Das oben angezeigte Buch bestrebt sich nun, diese Lücke auszufüllen. Es zerfällt in folgende Abteilungen: I. Die griechisch-katholischen und die morgenländisch-katholischen Kirchen. II. Der rechtliche Charakter der Union. Die Unionsformeln und die Quellen des morgenländisch-katholischen

Kirchenrechts (Exkurs.: Die Patriarchenkonferenz in Rom, im Oktober und November 1894). III. Gemeinsames zum Recht der griechisch-katholischen und morgenländisch-katholischen Kirchen im Gegensatz zum gemeinen katholischen Kirchenrecht. IV. Die Verfassungen der einzelnen griechisch- und morgenländisch-katholischen Kirchen. — Was von römisch-katholischen Theologen über den Gegenstand geschrieben ist, muss natürlich mit Vorsicht aufgenommen werden; das «Verfassungsrecht» von Silbernagl aber ist stellenweise veraltet und auch sonst nicht ausreichend.... »

LAVISSE ET RAMBAUD: Histoire générale du IVe siècle à nos jours; T. VIII, la Révolution française, 1789-1799; Paris, Colin, in-8°, 992 p., 1896, 12 fr. — (Nous analyserons cet important volume dans la prochaine livraison.)

Sir JOHN LUBBOCK: l'Emploi de la vie; Paris, Alcan, trad. de l'anglais par E. Hovelaque, in-32°, fr. 2. 50, 1897. (Excellent.)

C. MENDÈS: L'évangile de l'enfance de N. S. J. C., trad. française du manuscrit de l'abbaye de St-Wolfgang, avec illustrations de C. Schwabe; Paris, Colin, in-4°, 20 francs.

Rev. MORRIS FULLER: The Pope's Encyclical and Papal Aggression; J. Masters and Co., 1896.

CTE. DE MOUCHERON: Ste-Elisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et son temps; F. Didot, in-8°, 1896.

J. PERRIN: Le cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens; Paris, A. Picard, in-8°, 1896.

F. PICAVET: Roscelin, philosophe et théologien; Paris, impr. nationale, 1896, broch.

Dr. B. ROGGE, Hofprediger: Deutsch-Evangelische Charakterbilder, Neue Folge; Leipzig, H. Ebbecke, 1896, 2 M. 80. Inhalt: « Christian Fürchtegott Gellert. — Friedrich Gottlieb Klopstock. — Johann Gottfried Herder. — Johann Georg Hamann. — Jung-Stilling. — Matthias Claudius. — Johann Peter Hebel. — Johann Gottlieb Fichte. — Friedrich Schleiermacher. — Claus Harms. — Carl Freiherr vom und zum Stein. — Ernst Moritz Arndt. — Max von Schenkendorff. —

Philipp Spitta. — Johann Friedrich Oberlin. — Johannes Falk. — Johann Heinrich Wichern. — Theodor Fliedner. » — Für Volks- und Schul-Bibliotheken ist das Buch besonders gut geeignet; die Ausstattung ist eine recht gediegene.

Roisel: L'Idée spiritualiste; Paris, Alcan, 1896, fr. 2. 50.

P. Sabatier: Un nouveau chapitre de la vie de S. François d'Assise; Paris, Fischbacher, 1896, broch.; — Dissertazione sul primo Luogo abitato dai Frati Minori, su rivotorto e sull'ospedale dei lebbrosi di Assisi spesse volte ricordato nella Vita di San Francesco; Roma, E. Loescher, 1896, br.

W. Schirmer, Pfarrer: Schneeflocken; Düsseldorf, Ed. Lintz, 1896, 2 M. — Gedichte in zwei Teilen: I. Herz und Welt; II. Aus Zeit und Streit. Zeigen uns die Gedichte des ersten Teiles, dass der Poet die Höhen und Tiefen des Menschenlebens ermessen und all den tausendfachen, von Leid und Freud erzählenden Stimmen desselben gelauscht hat, so sagt uns der zweite Teil, dass er auch die Klinge zu führen weiss, wo es gilt, mannhaft und mutig einzutreten für alles, was wahr ist und gut und schön, für die Ideale der Menschheit.

Dr H. B. Swete: A Lecture on the Bul Apostolicæ curæ; Cambridge, Macmillan, 1896. — *A recommander.*

Vie de St-Pierre et sa survivance, Défi à la papauté par un groupe de prêtres français; Paris, libr. populaire, 131bis, rue St-Denis; broch., 50 cent. *(Brochure de propagande.)*